



Engagement, embodiment, distance. Un anthropologue dans la colonie pénitentiaire¹

Filippo Furri
Université de Montréal

C'est un appareil singulier, dit l'officier au chercheur qui se trouvait en voyage d'études. Et il embrassa d'un regard empreint d'une certaine admiration cet appareil qu'il connaissait pourtant bien². Franz Kafka

La littérature représente pour l'ethnographie, depuis sa formalisation en tant que discipline scientifique, un contrepoint fondamental; elle en est une interlocutrice, en mesure de fournir à la recherche de terrain de l'inspiration, des horizons de référence, des exemples de langue et de voix. Si, pourtant, l'anthropologie s'appuie sur le texte littéraire, elle le fait et l'a fait surtout pour mettre à l'épreuve la fonction d'« auteur-narrateur », c'est-à-dire pour réfléchir sur la légitimité et sur l'épaisseur de la parole ethnographique, pour interroger le rôle d'observateur et sa propre auto-représentation, pour mettre en question le moment « second, mais primaire » de la transcription conjointe d'une réalité « objective » et d'une observation subjective par le médium de l'écriture. En ce sens, la confrontation entre, d'une part, le « contenu » ethnographique et, d'autre part, la forme qui le traduit et l'interprète, manifeste inévitablement la tension gnoséologique entre sujet et objet. Mais, au-delà de cette relation préférentielle (la « littérarité » de l'écriture ethnographique), on reconnaît à cette même littérature la prérogative d'inventer, de traduire et de décrire des mondes – bien que cela soit fait selon un lexique relativement autonome (et donc à partir d'une valeur anthropologique ou « anthropo-poïétique » du littéraire). Des mondes dans lesquels – comme dans la

¹ Commentaires autour d'une nouvelle de Franz Kafka : Dans la colonie pénitentiaire, Flammarion, Paris, 1991[1919].

² Pour toutes les citations tirées de la nouvelle de Kafka, les pages de références ne seront volontairement pas indiquées afin d'inciter le lecteur à une lecture complète du texte. Ou si l'on veut, pour proposer une lecture de la nouvelle comme transcription d'une interaction entre ce voyageur et ses interlocuteurs ou encore, en la considérant comme des notes de terrain sur la rencontre entre l'ethnologue et ses « informateurs ».

nouvelle de Kafka qui fait l'objet de notre réflexion – une figure qui ressemble fortement à celle de l'anthropologue peut trouver place dans une construction « en abîme » qui est, en même temps, un renversement de perspectives. Exercice, le nôtre, de remise en cause³ du privilège ethnographique de description, d'interprétation et de lecture du réel, à travers un texte littéraire qui se permet de dénouer et de questionner à la fois les implications de la présence et de l'interférence d'un observateur dans un périmètre culturel étranger. Tout cela afin de regarder d'un dehors fictif les contradictions et les ambiguïtés de la pratique de terrain et de ses propres catégories réflexives, au-delà des paramètres méthodologiques et éthiques (engagement, *embodiment*, prise de distance, observation participante, etc.) dont la discipline s'est dotée pour coder différents degrés et différentes formes de présence. Néanmoins, notre analyse prend corps et se déroule, elle aussi, à partir d'une écriture ethnographique qui se tourne vers le littéraire et vers Kafka notamment.

De l'usage ethnographique de la littérature : Pierre Clastres évoque *Dans la colonie pénitentiaire* de Franz Kafka

En 1974, l'ethnologue français Pierre Clastres, dans le dixième chapitre de *La Société contre l'État*, « De la torture dans les sociétés primitives », fait explicitement référence à *Dans la colonie pénitentiaire* de Franz Kafka (publié en 1919, rédigé en octobre 1914) pour construire une « analyse circulaire »⁴ de la torture comme pratique rituelle « politique », visant à signer, à travers le marquage du corps, l'appartenance d'un individu à la communauté. L'analyse de la relation entre écriture et corps s'ouvre en effet avec la description de la machine à écrire la loi faite par l'officier de la colonie pénitentiaire au voyageur, à travers laquelle « Kafka désigne le corps comme surface d'écriture, comme surface apte à recevoir le texte lisible de la loi » (Clastres 1974:153)⁵ :

Notre sentence n'est pas sévère. On grave simplement à l'aide de la herse le paragraphe violé sur la peau du coupable. On va écrire par exemple sur le corps de ce condamné – et l'officier indiquait l'homme – : « Respecte ton supérieur ».

³ Remise en cause qui est bien sûr elle aussi une interprétation.

⁴ Le chapitre dix de *La Société contre l'État* se construit progressivement par le déroulement d'une série de relations directes entre deux termes qui coexistent et que Clastres présente en simple juxtaposition : la loi l'écriture, l'écriture le corps, le corps le rite, le rite la torture, la torture la mémoire, la mémoire la loi. Ces éléments composent donc une série circulaire dans laquelle Clastres insère une analyse du texte kafkaïen en ce qui concerne l'écriture (de la loi) sur le corps. La référence à la machine à écrire la loi Kafka dialogue avec la représentation ethnographique des pratiques de tatouage – c'est-à-dire des interventions intrusives, mais contrôlées, maîtrisées sur les corps, qui se font dans un horizon culturel et politique dans lequel elles sont consubstantielles à la dimension communautaire, elles signifient et disent cette appartenance à la communauté. Subtile ligne de frontière, discontinue et mobile, entre le marquage de soi comme signe d'appartenance et de soumission à une quelconque « loi » (tribale, culturelle, esthétique) et le marquage de l'autre ou l'intrusion dans le corps de l'autre, comme acte punitif, discriminatoire, d'exclusion d'un univers de sens par une loi d'autrui (Clastres 1974).

⁵ Ce processus d'inscription, point de départ pour Clastres, s'avère être diamétralement opposé aux pratiques d'incision du corps vivant – atrocités dans un monde « primitif » – qu'il examinera par la suite. Sentence capitale extrême, ici, par laquelle la loi sur le corps se substitue à la vie dans le corps, qui devient dans les mots de l'officier une banale formalité judiciaire en raison de l'horizon martial et technocratique dans lequel elle se déroule.

Par rapport à la colonie pénitentiaire, Clastres observe pourtant que « le délire kafkaïen apparaît, en l'occurrence, plutôt anticipateur, et que la fiction littéraire annonce la réalité la plus contemporaine », c'est-à-dire « la réalité des camps de l'U.R.S.S. au cours de la décennie 60-70 » et, en particulier, la pratique des tatouages qu'il analyse à partir des témoignages de Martchenko⁶ et à travers laquelle « la triple alliance (loi-écriture-corps), portée à son point extrême de resserrement, abolit la nécessité même de la machine : ou plutôt c'est le prisonnier lui-même qui se transforme en machine à écrire la loi, et qui l'inscrit sur son propre corps » (Clastres 1972:154).

Et alors naissent les tatouages. J'ai connu deux anciens droits communs devenus des « politique »; l'un répondait au surnom de Moussa, l'autre à celui de Mazaï. Ils avaient le front, les joues tatouées : « Communistes = Bourreaux », « Les communistes sucent le sang du peuple ». Plus tard, je devais rencontrer beaucoup de déportés portant de semblables maximes gravées sur leurs visages. Le plus souvent, tout leur front portait en grosses lettres : « ESCLAVES DE KHROUTCHCHEV », « ESCLAVE DU P.C.U.S. » (Clastres 1974:153).

Par cette première comparaison, Clastres désigne ainsi une dérive totalitaire de « violence », d'incursion de la loi sur le corps, qu'on pourrait bien sûr mettre à jour et actualiser, mais qu'il ne suivra pourtant pas dans son argumentation. Au contraire, face à cet extrême, qui restera marginal bien qu'introductif, il repliera son analyse sur un plan ethnographique, qui est en même temps un déplacement dans l'espace et dans le temps, en focalisant son attention sur des « sociétés primitives ».

En effet, après la référence littéraire à Kafka et aux témoignages de Martchenko, Clastres s'appuie finalement, en troisième instance, sur des textes ethnographiques⁷ afin d'examiner, dans la suite du chapitre, les relations entre « rite et torture », « torture et mémoire » et « mémoire et loi », et donc de boucler le cercle de sens qu'il construit. Ces textes décrivent d'une part une pratique rituelle (des opérations intrusives et traumatiques sur le corps, des « tortures dans des sociétés primitives ») et d'autre part la perception que l'ethnologue en a. Ils distinguent donc la position de l'observateur-ethnologue de la scène décrite et classée comme « objet d'étude ».

L'utilisation, par un anthropologue, de références ethnographiques et d'une exhibition de sa propre expérience n'est pas du tout surprenante. Elle ne l'est pas sinon par rapport à l'usage, à côté de celle-ci et avant celle-ci, d'une référence littéraire qui, par son contenu et sa structure, se met en dialogue interne dans les pages de Clastres avec ce qu'on peut définir comme la mise en récit d'une « expérience » – sinon d'une pratique – de terrain. Clastres utilise des « descriptions subjectives » d'ethnographes réels. Kafka présente une description semi-objective (de laquelle émerge parfois la voix d'un narrateur omniscient) d'un voyageur « imaginé »⁸.

⁶ Martchenko, 1971, *Mon témoignage*, Paris, Édition du Seuil.

⁷ Plus précisément, sur ses *Chroniques des Indiens Guayaki* (1972), sur *Les Indiens de la Prairie* de Cathin (1959) et sur *Historia de los Abipones* de Dobrizhoffer (1967).

⁸ Nous pouvons néanmoins considérer l'influence possible sur l'écriture de Kafka de quelques ouvrages, « témoignages » ou reportages parus dans la période précédant la publication de *Dans la Colonie pénitentiaire*. À la référence littéraire (par exemple, le roman d'Octave Mirbeau, *Le Jardin des supplices* qui est traduit en allemand dès 1901), on ajoute celle « journalistique » de toute une série de rapports d'exploration parus, en particulier, en langue allemande.

Dans l'observation de la série de références textuelles narration-témoignage-ethnographie (la nouvelle de Kafka, le mémoriel de Martchenko, l'ethnographie de Cathin), le premier élément reste, pour Clastres, fictif, tandis que les deux autres sont réels même si distincts. Or, cette analyse ne nous empêche pas de décaler notre perspective par rapport à celle de Clastres et de considérer les scènes décrites dans leur déroulement, à la fois en les sortant de la structure circulaire du discours de Clastres sur l'inscription de la loi sur le corps⁹ et en déplaçant l'attention de la forme littéraire à l'objet de la narration et, surtout, à la fonction-observateur que les trois références mettent en jeu.

Il ne s'agit pas d'ignorer la distinction entre le réel et la fiction ou d'annuler le décalage entre le narrateur et le personnage dans le texte de Kafka, ni de nier la spécificité du texte de Clastres. Mais nous voudrions proposer une corrélation plus ample, une sorte d'analogie entre Kafka, qui décrit le déroulement d'un rituel de supplice et se fait, en même temps, « traducteur » des sentiments et des réflexions de ses personnages et Clastres, qui présente et observe la pratique de « la torture dans les sociétés primitives », notamment à travers la description et l'analyse ethnographiques de Cathin.

L'officier avait à peine noté l'indifférence première du voyageur, en revanche il fut alors sensible à son regain d'intérêt; aussi interrompit-il ses explications, afin que le voyageur eût tout loisir d'examiner l'appareil. Le condamné imita le voyageur; empêché de se protéger les yeux avec sa main, il les leva en clignant les paupières. (Kafka 1991)

L'impassibilité, je dirai même la sérénité avec laquelle ces jeunes hommes supportaient leur martyre était plus extraordinaire encore que le supplice lui-même... Certains même, se rendant compte que je dessinais, parvinrent à me regarder dans les yeux et à sourire, alors que, entendant le couteau grincer dans leur chair, je ne pouvais retenir mes larmes. (Clastres 1974:155)

Ce que Kafka présente à la troisième personne (la rencontre entre l'officier et le voyageur) ressemble de manière impressionnante à la perspective subjective des ethnographies sur lesquelles Clastres fonde son analyse ultérieure. En effet, le circuit argumentatif de Clastres, articulé autour de la relation écriture-loi-corps, se fonde sur le constat d'une régression de l'hallucination totalitaire kafkaïenne vers la pratique politique du tatouage dans les « sociétés primitives », qui s'inscrit dans la logique d'ensemble de *La Société contre l'État*¹⁰. Toutefois, en focalisant notre attention sur les différents observateurs (l'ethnologue, le chercheur en voyage d'études, les différents narrateurs des textes ethnographiques et littéraires), nous ouvrons les marges pour une lecture « autre » de la colonie de Kafka. En sortant de la référence spécifique à la machine, on lit la nouvelle dans son ensemble en choisissant de suivre l'évolution du personnage-voyageur : nous nous intéressons donc à la description (Cathin) et à la représentation (Kafka) d'une projection hors de soi (hors de son monde) d'un observateur et de son entrée dans un univers de sens « étranger », en contact direct avec des pratiques (un supplice par tatouage, un tatouage rituel) qui le déstabilisent et qui le mettent en jeu et en danger par sa seule présence.

On peut, d'une part, faire abstraction du lieu où ces observateurs se trouvent (l'île-colonie ou un village « primitif ») et ne considérer que la relation (de

⁹ La référence directe à **la machine à écrire la loi** de Kafka passe, ici, en deuxième plan.

¹⁰ Dans son ensemble, le livre de Clastres se présente comme une remise en question du modèle socio-politique hégémonique occidental à travers l'examen de sociétés « primitives » organisées selon d'autres principes de déclinaison du pouvoir.

pouvoir, d'échange, de violence) qui s'instaure et évolue entre ceux-ci et le contexte et, d'autre part, voir comment cette relation s'articule selon différentes tensions et lignes de force : entre le volontarisme de l'action et l'incorporation passive dans le système; entre l'enrôlement pour des principes à défendre ou à exporter et la liberté de se laisser prendre et utiliser; entre la conscience de sa propre interférence et le conditionnement subi par l'autre. Tout cela se fait selon un principe d'exposition qui implique celui, consubstantiel, de contagion, le long d'une trajectoire ouverte qui est la distance variable entre les deux pôles. L'un entre dans l'autre et quand l'un se soustrait, essaie de sortir, de briser la relation, l'autre peut essayer de le suivre. C'est le cas de la fuite finale du voyageur face au soldat et au condamné :

quand ils arrivèrent en bas, le voyageur était déjà dans le bateau et le marin levait l'amarre. Ils auraient encore pu sauter dans le bateau, mais le voyageur ramassa un lourd cordage à nœuds qu'il brandit en les en menaçant, les empêchant ainsi de sauter.

À travers « l'extrême fictif » de Kafka, Clastres présente de façon renversée les différents degrés d'inscription de l'élément « loi » dans le corps, entre l'imposition absolue et théologique de la machine et l'incorporation « relativement » volontaire de la loi tribale ou clanique, entre la représentation totalitaire du pouvoir et de sa violence et le partage de la loi par le groupe (par une relecture de la valeur dialectique et politique de la portée traumatique de certaines pratiques). Or, en ce qui concerne la nature de l'observateur, ce que l'on remarque ici, c'est la position presque spéculaire, symétrique du personnage kafkaïen du voyageur et des ethnologues face à des épisodes « traumatiques » dont nous parle Clastres.

La première phrase de *Dans la colonie pénitentiaire* nous suggère donc de ne pas considérer la citation kafkaïenne de Clastres seulement comme une référence « externe » à la recherche ethnographique, fonctionnelle à l'argumentation de celle-ci, qui ouvrirait des espaces possibles dans l'exercice de la violence (de la loi) à travers une « anticipation littéraire ». Si l'on peut admettre que Clastres parle ici d'un délire de Kafka, on peut le faire seulement en raison d'un véritable « délire » technologique, étant donné que concevoir une machine pareille en 1919 est absolument extraordinaire et préfigure l'évolution à venir de la technique sur le corps¹¹. Par contre, ce que Kafka nous présente n'est que la description, à partir d'une perspective externe, d'une pratique de « punition martiale » – dont il extrême et « spectacularise » la mise en acte plus que le sens – dans toute sa forme rituelle, qui se déroule dans un contexte moins délirant que d'une choquante actualité. En effet, la colonie de Kafka, mise à part la visionnaire machine à écrire la loi, met en scène essentiellement des paysages de frontière coloniale, évoque l'ambiance d'une Légion étrangère, d'une île de déportation, d'un poste militaire « aux confins de l'empire » et peut nous

¹¹ La **machine à écrire la loi** de Kafka reste encore maintenant un « délire technologique », une absolutisation de toute pratique d'inscription de la loi sur le corps (volontaire ou imposée), en raison de sa nature de moyen sans fin (ou avec une finalité transférée et conjointe à la mise en acte d'un supplice). Si l'on considère que l'inscription progressive de la loi sur le corps culmine avec la mort du condamné et que l'inscription est illisible pour le public qui assiste au châtement; si l'on revient à Clastres, les lois tribales, les pratiques culturelles, les rituels de communion, l'homogénéisation esthétique représentent tous, pourtant, des exercices d'inscription d'une certaine loi sur le corps du sujet. Par contre, tout le dispositif sécuritaire biométrique contemporain révèle un parcours complémentaire qui s'approche plus de l'extrême de sens (ou de la liminarité) que Kafka décrit. En effet, dans ce type de dispositif, le corps devient de plus en plus une signature, une singularité qui produit des marques par lesquelles la loi, externe et latente, a prise et le rejoint.

rappeler des espaces liminaires du droit tels que Guantanamo ou Abou Ghraïb.

Dans la lecture que propose Clastres de Kafka et qui est à la fois focalisée sur l'écriture de la loi sur le corps du condamné et sur la machine qui opère cette inscription, la figure du voyageur et le système-colonie dans son ensemble restent en effet assez marginaux. La visite du voyageur constitue simplement le prétexte pour Kafka de mettre l'officier en condition d'expliquer le fonctionnement de la machine (et pour Clastres d'introduire la séquence loi-écriture-corps). Mais qui est ce voyageur, invité à observer une exécution par le commandant de la colonie, qui pose des questions et qui suit les gestes de l'officier préposé au fonctionnement de la machine, qui interfère dans les équilibres de la colonie, qui détermine l'évolution même du monde qu'il visite? Quel est son rôle? Quel est le sens de sa présence? Évidemment, dans l'économie narrative de Kafka, ce personnage qui « fait parler » et qui permet au scénario de se dire est fondamental. Libéré du simple rôle d'observateur de la machine que Clastres lui confie et considéré dans son implication active tout au long de la nouvelle (puisqu'il lui-même observé), le voyageur devient une figure déterminante dont on essaie de reconstruire le parcours à partir de la première phrase évocatrice.

On ne peut pas surestimer les intentions de Kafka en lui attribuant la volonté explicite de « représenter » dans ces pages le travail ethnographique. Néanmoins, il peut être très intéressant d'opérer cette substitution entre voyageur et anthropologue et d'essayer de relire, à partir de ce glissement, les pages kafkaïennes. En nous fondant sur la suggestion tirée des pages de Clastres¹², et en considérant aussi l'usage « exemplaire » de Kafka dans le périmètre d'une « archéologie de la violence », nous voudrions essayer de suivre les indices qui nous permettent de trouver dans les gestes et les mots du « voyageur » les comportements d'un ethnologue sur son terrain et d'en percevoir une frappante actualité. En ce sens, ce qu'on observe dans la nouvelle de Kafka est, avant tout, la mise en scène de la « crise de présence » d'un observateur dans un univers qui est lui-même en crise, en décomposition, à l'heure historique (1919) d'une ethnographie « scientifique », exotique et coloniale. La situation instable et la tension dans laquelle le voyageur se trouve pour mener son observation sont, donc, le terrain d'émergence d'autres tensions, de conflits et d'intérêts qui lient, cette fois, cet observateur à l'espace qu'il habite, c'est-à-dire à un terrain qui se trouve à subir fatalement l'intrusion de cet émissaire étranger. Anthropologie de la violence, anthropologie face à la violence, mais aussi violence de l'anthropologie, peut-être.

À la découverte d'un anthropologue dans les pages de Kafka

« C'est un appareil singulier, dit l'officier au chercheur qui se trouvait en voyage d'études »¹³. La lecture d'une traduction française de la première

¹² Si l'on considère l'œuvre de Clastres dans sa complexité, très critique face à la perspective « ethnocentrique » de l'analyse du politique et des relations de pouvoir, on peut réfléchir sur le fait qu'il ne remarque pas le poids –déterminant dans l'économie de la nouvelle de Kafka – du rôle du voyageur, de cet observateur européen qui est le seul « invité » à l'exécution du condamné et qui, avec sa présence et sa position, détermine finalement le déroulement des faits et modifie substantiellement le contexte de son observation.

¹³ *Forschungsreisenden* est littéralement « le voyageur qui recherche ». Nous choisissons ici une

phrase de la nouvelle de Kafka¹⁴ nous permet, à la fois, d'ouvrir un espace de suggestion singulière, induite par Clastres, et de procéder à une opération arbitraire, mais captivante, c'est-à-dire d'interroger la figure et le rôle de l'anthropologue à travers l'analyse d'un texte littéraire¹⁵. Pour le dire autrement, cela nous permet de renverser les termes et les positions entre un anthropologue qui parle et qui se sert d'un écrivain et de ses récits et un écrivain qui décrit un « anthropologue » et qui questionne ce qu'être un observateur veut dire.

Il ne s'agit pas ici, pourtant, de faire du personnage kafkaïen du « voyageur » (en effet, dans la traduction de référence, on parle de chercheur seulement dans la première phrase)¹⁶ un prototype anthropologique et donc de s'appuyer sur une fiction littéraire pour en tirer les éléments d'une nouvelle typologie, d'un type humain exemplaire, ni de percevoir la colonie pénitentiaire comme une nouvelle architecture prémonitoire du pouvoir, de la violence et du châtement. En d'autres termes, on ne cherche pas ici la description d'un irréel, d'un univers « fantasmatique » ou d'une anticipation kafkaïenne.

Au contraire, à partir des pages de Kafka, on essaie d'interroger la figure du chercheur-voyageur comme transposition littéraire « réaliste » d'une figure « professionnelle » historique, même si elle est encore relativement marginale en 1919. L'extrême actualité de ces pages réside dans le regard anti-exotique de Kafka. Ainsi, il ne jette pas son voyageur dans un monde « autre », dans une perspective colonisatrice¹⁷ de découverte et d'appropriation (qu'elle soit matérielle ou « culturelle »), dans un univers inconnu à déchiffrer et à maîtriser. Mais il le présente plutôt comme un véhicule et un instrument d'« information », comme le témoin d'une réalité liminaire « de crise » qui, par sa propre structure, représente un côté obscur et « ob-scène » qui appartient tout de même à un horizon politique et culturel déterminé – la colonie

traduction française particulièrement évocatrice : **le chercheur en voyage d'études**. Pourtant, il faut signaler que d'autres traductions qui ne se détachent pas trop de celle-ci existent. Par exemple, dans la traduction de Catherine Billmann pour la collection Babel, le texte qui s'intitule « À la colonie disciplinaire » commence ainsi : « C'est une machine un peu particulière, dit l'officier à l'enquêteur itinérant [...] ».

¹⁴ On se réfère ici à la traduction de Bernard Lortholary pour Flammarion (1991).

¹⁵ Si la littérature de voyage, produit collatéral des grandes explorations, peut être considérée comme étant à l'origine de la pratique ethnographique, on observe l'ouverture progressive d'un précieux décalage, au sein même de la littérature, entre observation et description d'une observation, entre narration d'une découverte et représentation d'une recherche – espace dans lequel flotte l'ethnologue de Perec qui disparaît à la recherche d'une population qui le fuit (*Vie. Moyens d'emploi*) et le Marco Polo des *Villes Invisibles* d'Italo Calvino, faille où se matérialisent les mondes de Michaux. Face à ces voyages imaginés – où l'écart entre le voyageur et l'univers décrit persiste à travers une perspective « exotisante », même si fictive –, ce qui surprend dans la nouvelle de Kafka c'est que l'équilibre de la colonie dépend fatalement de l'interférence du voyageur, qui oscille entre étrangeté (face à une loi « illégale » par exemple) et connaissance (de la langue, des signes, des gestes).

¹⁶ La référence au « chercheur en voyage d'études » de cette traduction n'est que le prétexte qui nous permet d'accéder à une lecture dirigée du texte, selon la superposition du personnage de Kafka et de la figure de l'anthropologue sur le terrain de recherche. Évidemment, après une préalable, bien que minime, problématisation philologique liée à l'opération de traduction, nous déplaçons notre analyse sur le plan du contenu pour légitimer l'analogie substantielle qui est en question.

¹⁷ Ici ce n'est pas une perspective de colonisation et d'occupation « civilisatrice », mais plutôt de gestion et de conservation (coloniale). On pourrait dire que c'est le voyageur qui, paradoxalement, se retrouve à intervenir en tant que réformateur (tenu d'examiner la pratique du châtement, par exemple), dans un horizon qui se maintient dans une barbarie coloniale, dans la rigidité « exceptionnelle » de la frontière. Le voyageur arrive avec la mission de vérifier, de remettre en question et de « coloniser » une institution coloniale rigidifiée selon un « nouveau » paradigme « démocratique ».

pénitentiaire se présente en effet comme une institution totalitaire coloniale (selon une banale inversion des termes), donc comme un produit de la même société qui envoie cet observateur. On pourrait dire que le voyageur est le trait d'union entre la société qui génère cette frontière coloniale (l'Europe, en gros) et cette même frontière. Pour cette raison, il est donc légitime de se demander, d'une part, à quel titre il est envoyé et par qui; et, d'autre part, qui est le destinataire de son enquête. Il ne s'agit pas d'un voyageur dans un monde exotique, d'un explorateur au sens propre, mais plutôt d'un observateur des frontières, des limites géographiques ainsi qu'éthiques, politiques ou juridiques, d'un monde connu.

– Ces uniformes sont quand même trop lourds pour les tropiques, dit le voyageur au lieu de s'enquérir de l'appareil comme l'officier s'y attendait.

– Certes, dit l'officier en lavant ses mains souillées d'huile et de graisse dans un seau d'eau disposé à cet effet, mais ils rappellent le pays; nous ne voulons pas perdre le pays. Mais regardez donc cet appareil, ajouta-t-il aussitôt en s'essuyant dans un torchon les mains qu'il tendait en même temps vers l'appareil.

La colonie pénitentiaire est, dans cette superposition d'univers coloniaux et pénitentiaires, un lieu de frontière, un seuil géographique, historique, social. Comment ce voyageur s'est-il retrouvé dans la colonie? Pour faire quoi? Ce que nous essayons de faire ici, c'est de saisir non pas la fonction « narrative » de ce personnage (qui, en tant que trait d'union vers l'extérieur et destinataire des explications de l'officier, permet à Kafka de décrire la scène), mais plutôt son rôle « politique » dans l'économie d'existence de la colonie.

En effet, face à l'image hallucinatoire d'une machine de torture qui a sollicité l'attention de Pierre Clastres par sa puissance symbolique et évocatrice – et exception faite de celle-ci, qui représente l'élément perturbateur et l'ouverture « fictionnelle » de cette nouvelle –, l'univers de la colonie pénitentiaire se montre plutôt dans sa forme historique « paradigmatique » et met en scène, de façon explicite, l'exceptionnalité du pouvoir martial dans un horizon « pénitentiaire » colonial. Les acteurs représentés sont, au départ, les opérateurs nécessaires et suffisants pour donner une consistance à cet univers, selon une hiérarchie et une structure définies, et pour en maintenir la consistance réelle et pourtant extrême. Le microcosme s'organise et persiste selon une logique qui concilie la forme de l'exception (martial, coloniale, etc.) et sa légitimation – ou du moins son crédit spectaculaire, son exhibition « pédagogique » face au public de la colonie – et qui bloque dans une coïncidence dramatique les instances disciplinaires et de contrôle du pouvoir.

Au premier plan, l'officier-juge avec « sa » machine, le soldat et le condamné. Au deuxième plan, les deux commandants, le passé et le présent de la colonie, l'ensemble latent de la hiérarchie militaire entière et une population « spectatrice » qui est formellement absente et dont l'absence ouvre un vide de réception qui est comblé par ce personnage central – le voyageur – pourtant en marge, externe (ou extérieur) à la colonie. En effet, à la place de la population spectatrice qui proclamerait, par sa présence, la persistance et l'actualité d'une pratique rituelle comme le châtement que Kafka nous présente, on trouve un chercheur en voyage d'études, un observateur « externe » qui s'attache à maintenir en vie¹⁸ – ou pour lequel on maintient en

¹⁸ Nous utilisons consciemment cette expression pour souligner l'horizon conservateur et culturaliste au sein duquel le regard anthropologique souvent se maintient. Mais dans une perspective de sélection culturelle, ce qui survit est souvent ce qui est lisible et inscriptible dans la culture du « sélectionneur ». Pourtant face à l'expérience limite (dans la fiction de Kafka ou

vie – une pratique : pour qu'il puisse l'observer, la juger et la décrire. Les « spectateurs », qui coïncidaient jadis avec l'entière population de l'île-prison, ont laissé place au voyageur qui seul observe la scène – il est le seul public en effet, car toutes les autres personnes présentes sont des acteurs qui ont un rôle précis dans le rituel¹⁹. Cette substitution nous dit qu'en première instance et au-delà de la description de la « machine à écrire la loi » – objet juridico-ésotérique, dispositif mystique d'une loi-écriture qui s'empare du sujet et qui sera l'objet de la référence de Clastres –, ce que Kafka nous présente c'est le court-circuit du processus jugement-châtiment dans un horizon martial²⁰. C'est-à-dire la modification substantielle d'une pratique « juridique exceptionnelle » en raison du remplacement d'un « commandant » par un autre et dont l'administration de la justice dépend de façon absolue.

– Cet appareil est une invention de notre ancien commandant. J'ai travaillé aux tout premiers essais et participé également à tous les travaux jusqu'à leur achèvement. C'est à lui seul, néanmoins, que revient le mérite de l'invention. Avez-vous entendu parler de notre ancien commandant?

Non? Eh bien, je ne m'avance guère en affirmant que toute l'organisation de la colonie pénitentiaire, c'est son œuvre. Nous qui sommes ses amis, nous savions déjà, à sa mort, que l'organisation de la colonie était si cohérente que son successeur, eût-il en tête mille projets nouveaux, ne pourrait rien changer à l'ancien état de choses pendant au moins de nombreuses années. Nos prévisions se sont d'ailleurs vérifiées; le nouveau commandant a dû se rendre à l'évidence.

En termes narratifs, il est intéressant de noter comment deux tensions contraires subsistent dans la nouvelle; l'une dans l'effort de l'officier de maintenir l'attention du voyageur exclusivement sur la machine et son fonctionnement, l'autre dans le déplacement continu du regard du voyageur qui essaie, au moins par le regard, de trouver d'autres interlocuteurs, de saisir l'univers de la colonie au-delà de la machine ou à l'arrière-plan de celle-ci.

Ce qu'il est essentiel de faire remarquer, c'est que l'épisode ponctuel décrit par Kafka traite du glissement d'une « exécution » quelconque²¹ – donc de l'application « normale » de la punition dans l'horizon de la colonie – vers l'auto exécution-immolation du bourreau-juge-administrateur de la loi et la destruction de la machine. En effet, l'épisode entier se construit autour de la fidélité extrême de l'officier au vieux commandant et à la procédure du supplice qu'il avait instituée, menant jusqu'à l'autodestruction de la machine et de l'exécuteur sur la base de la « dernière » prescription du commandant qui ordonne « sois juste », donc accepte d'être toi-même victime de la même

dans l'ethnographie de Pierre Clastres) de la violence, du châtement, d'une transfiguration du « corps par la loi », qui ne correspond pas à l'horizon interprétatif et qui reste marginale et extrême dans cette même marginalité, l'anthropologue soit « exotise » l'autre et, en conséquence, produit la barbarie comme contrepoint de la civilisation, soit il s'expose lui-même, suspend son jugement et s'installe dans une frontière de sens.

¹⁹ Le voyageur est le seul spectateur qui devra pourtant, par la suite – et dans un temps qui est exclu du récit fictionnel –, représenter à l'extérieur de la colonie la réplique de la scène que le narrateur nous présente.

²⁰ Il est évident que cette image particulière, comme bon nombre de figures kafkaïennes, peut être interprétée comme une métaphore (ou métonymie) qui permet de décrire une réalité « autre ». C'est-à-dire que l'on peut plus largement réinscrire cette image dans un horizon général, ou dans une dimension alternative, qui fait écho au contexte (politique, économique, social, etc.) dans lequel elle a été pensée par Kafka – l'Europe bouleversée par la Première Guerre mondiale et l'« extra-monde » de ses appendices coloniaux, le déterminisme et l'évolutionnisme des sciences humaines et les théories de la race, etc.

²¹ Exécution qui pouvait être quelconque, car elle ne différerait pas de toute autre exécution, mais qui était, en fait, déjà la dernière, car soumise au jugement de cet agent externe qu'est le voyageur, auquel il incombe de déterminer les conditions de la survie d'une telle pratique.

machine au moment de sa définitive récusation.

– Le procédé ne vous a donc pas convaincu, dit-il en se parlant à lui-même et en souriant comme sourit un vieux de la sottise d'un enfant, en n'en pensant pas moins. Alors, il est donc temps. En proférant cette conclusion, il tourna soudain vers le voyageur des yeux clairs où se lisait quelque invite ou quelque appel à y mettre du sien.

– Il est temps de quoi faire? dit le voyageur inquiet, mais sans obtenir de réponse.

Le voyageur se pencha tellement près du papier que l'officier l'écarta, de peur que l'autre le touche; or, le voyageur ne dit rien de plus, mais il était évident qu'il n'avait toujours rien pu lire.

– Sois juste, voilà ce qui est écrit, dit encore l'officier.

– C'est bien possible, dit le voyageur, je veux bien croire que c'est écrit là.

– Enfin, bon! dit l'officier au moins partiellement satisfait.

Tout cela se passe non pas en présence d'un public appelé à assister à une exécution selon une procédure « disciplinaire », mais face à un observateur externe qui a (ou assume) le rôle d'examineur externe – malgré lui – d'un processus de jugement-châtiment²². Il se trouve en effet en position de condamner ou d'absoudre le châtement et sa structure, mais non pas ses exécuteurs. L'événement-crise ponctuel, pourtant, s'insère dans une temporalité diluée qui touche aux temps mythiques – bien que relativement récents – de la domination du « vieux commandant » et qui se prolonge – dans la perspective extrême de l'officier (celui qui officie), dans une tentative pour sauver « son monde » (et donc le monde du vieux commandant)²³ – dans un futur hypothétique où le voyageur devrait l'aider à défendre « la machine » face à la volonté de son abolition par le nouveau commandant.

– À l'abri des insinuations perfides et des regards condescendants – que vous n'auriez pu manquer de subir s'il y avait eu plus de monde à l'exécution –, vous avez écouté mes explications et vu la machine, et vous voilà sur le point d'assister à l'exécution. Votre jugement est sûrement déjà arrêté; au cas où subsisteraient de petites incertitudes, la vue de l'exécution les balayera. Et maintenant je vous adresse cette prière : aidez-moi, face au commandant!

Le passé et le futur possible surgissent par les mots de l'officier, mais tout dépend, dans le présent, du voyageur, bien que tout ait été déjà signé et en quelque sorte prévu par la succession des deux commandants. En ces termes, on peut dire qu'entre la substitution des deux commandants et la substitution entre le public et le voyageur²⁴, un temps immobile s'instaure, un décalage de pouvoir et une suspension qui ouvrent l'espace paradoxal d'une

²² Jugement et châtement qui coïncident et se condensent dans le dispositif de la machine et dont le condamné est spectateur, lui aussi, et victime impuissante et inconsciente comme dans le *Procès* kafkaïen.

²³ La défense obstinée de la machine et du rituel par l'officier et la procrastination de la fin sembleraient être une volonté d'attendre la « résurrection » du vieux commandant – selon la légende que le voyageur entend sur sa tombe dans une salle de thé du port, à la fin de la nouvelle. Mais cette attente a déjà été annulée par « l'auto-flagellation » de l'officier, au nom du « sois juste » qui est le dernier ordre que la machine écrit sur son corps. Le voyageur apparaît donc comme étant le seul témoin de ce qui peut est conçu comme la faillite d'une christologie.

²⁴ En effet, le voyageur est d'abord un « non-public », car il est étranger, donc « autre », face aux spectateurs habituellement destinataires de l'exécution et habitants de la colonie. Il est en même temps un public exceptionnel, car son jugement peut influencer le nouveau commandant et c'est pour lui seul que l'on organise et illustre le supplice. Finalement, il est un véhicule d'informations pour un public externe, plus vaste et indéterminé, il est un observateur qui à son tour reformulera et diffusera des informations relatives à l'événement.

exception dans l'exception qu'est la colonie²⁵. Il ne s'agit donc pas d'une substitution de régime, mais de son intensification « au carré ». En d'autres mots, le voyageur est présent sur la scène d'une crise, d'un changement radical (politique, structurel, discursif, épistémologique) et il en est l'observateur légitime. Il est un observateur auquel on attribue la faculté de juger, le pouvoir d'intervenir par son point de vue sur le système dans lequel il opère. Il se trouve qu'il est le seul public pour lequel ce qui se déroule se déroule. Et tous les acteurs sur le terrain se trouvent, consciemment ou inconsciemment, à reconfigurer leur statut par rapport à ce personnage : ils expliquent leur rôle et celui des autres, ils racontent l'histoire et le mythe de la colonie. L'officier-bourreau, en particulier, interagit avec le voyageur et cherche à gagner sa confiance, son aide et son soutien par une rhétorique qui oscille entre les registres démonstratif et « prophétique ». C'est lui qui traduit, de plus, l'attitude (hypothétique ou réelle) de la colonie envers le voyageur, en montrant, avant toute réflexion de méthodologie ethnographique, comment chacune des personnes que celui-ci rencontre (lui inclus) cherche et cherchera à détourner sa présence dans la colonie à son propre avantage. C'est d'abord lui, le chercheur, qui est « étudié » par tous ceux qui ont quelque chose à perdre ou à gagner de sa présence dans leur univers. Le voyageur n'est pas simplement un regard externe et exceptionnel dans la colonie, mais il est pris, lui aussi, progressivement dans cet espace clos; il en devient l'un des engrenages.

– J'étais près de vous, hier, quand le commandant vous a invité. J'ai entendu l'invitation. Je connais le commandant. J'ai tout de suite compris le but qu'il poursuivait en vous invitant. Quoique son pouvoir soit assez grand pour qu'il puisse prendre des mesures contre moi, il n'ose pas encore le faire, mais il entend bien m'exposer à votre jugement, au jugement d'un hôte de marque. Son calcul est minutieux; c'est le deuxième jour que vous êtes dans l'île, vous n'avez pas connu l'ancien commandant ni ses idées, vous êtes prisonnier de conceptions européennes, peut-être êtes-vous hostile par principe à la peine de mort en général, et en particulier à une méthode mécanique d'exécution comme celle-ci, vous voyez de surcroît cette exécution se dérouler dans l'indifférence générale, tristement, sur une machine déjà quelque peu détériorée... : eh bien, si l'on fait la somme de tout cela – pense le commandant –, ne serait-il pas fort possible que vous n'approuviez pas mon procédé?

Dès lors, et vu l'horizon dans lequel se déroule la scène, que signifie la substitution du public par le voyageur? Quel est le rôle du voyageur et qui sont les destinataires de son observation? Et qui est, finalement, ce voyageur? En d'autres termes, qui l'a engagé (ou dans quel contexte s'est-il engagé)? Quelles sont les trajectoires « politiques » possibles qu'il pourrait choisir ou dans lesquelles il pourrait être pris? Quelles sont ses voies de fuite, les lignes qui lui permettent de garder une certaine autonomie, une possible prise de distance ou qui lui conservent des marges d'éloignement?

Laisant de côté toute interprétation mystique, nous avancerons une suggestion qui pourrait nous permettre d'interroger le rôle de l'ethnologue sur le terrain, entre engagement, embodiment et prise de distance, au-delà de la réflexivité complaisante, des autocritiques par fausse humilité, des radicalismes verbaux.

²⁵ On pourrait soupçonner d'assister ici à une transition démocratique, c'est-à-dire que le voyageur « aiderait » par sa propre présence au passage du vieux commandant farouche au nouveau plus conciliant et en tout cas moins cruel – le passage d'un dieu vindicatif à un autre qui peut pardonner, d'un paradigme disciplinaire à un autre de contrôle préventif. Mais dans ce cas, que représenterait alors l'essai de fuite du soldat et du prisonnier qui cherchent à prendre le large avec le voyageur qui quitte l'île?

Le voyageur réfléchissait : il est toujours fâcheux d'intervenir de façon décisive dans les affaires d'autrui. Il n'était pas membre de la colonie pénitentiaire, ni citoyen de l'État auquel elle appartenait. S'il prétendait condamner cette exécution, voire la contrecarrer, on pouvait lui dire : « Tu n'es pas d'ici, tais-toi. » Il n'aurait rien eu à répliquer à cela, il n'aurait pu qu'ajouter au contraire qu'en l'occurrence il ne se comprenait pas lui-même, car il ne voyageait que dans l'intention de voir, et non d'aller par exemple modifier l'organisation judiciaire en vigueur chez les autres. Seulement, là, il fallait avouer que les choses se présentaient de façon très tentante. L'iniquité de la procédure et l'inhumanité de l'exécution ne faisaient aucun doute. Nul ne pouvait supposer chez le voyageur quelque intérêt personnel, puisqu'il ne connaissait pas le condamné, qui n'était pas un compatriote, ni un être qui inspirât la moindre pitié. Le voyageur, pour sa part, avait les recommandations de hautes administrations, il avait été accueilli avec une extrême courtoisie et le fait qu'on l'eût convié à cette exécution semblait même suggérer qu'on le priait de porter un jugement sur cette juridiction. Or, c'était d'autant plus vraisemblable qu'il venait d'apprendre sans la moindre ambiguïté que le commandant n'était pas partisan de cette procédure et qu'il adoptait envers l'officier une attitude quasiment hostile.

Si l'on analyse la figure du « voyageur », si l'on considère ses gestes et sa position « d'observateur particulier », on peut donc décider d'y retrouver les gestes et les postures de l'anthropologue, d'y lire les problèmes et les contradictions du travail ethnographique face à la pratique de la violence et à son interprétation dans des situations de crise, dans des horizons limites. On peut y suivre l'évolution même du voyageur dans la colonie – de l'anthropologue sur le terrain – à travers une expérience limite : de son arrivée « institutionnelle » à sa sortie en urgence, de son entrée « scientifique »²⁶ à sa fuite de ce qui fait penser à une île au bord d'une éruption :

Le voyageur dut réprimer un sourire; elle était donc si simple, la tâche qu'il avait crue si difficile. Il répondit évasivement :

– Vous surestimez mon influence; le commandant a lu ma lettre de recommandation, il sait que je ne m'y connais pas en procédures judiciaires. Si je formulais une opinion, ce serait l'opinion d'un particulier, nullement plus décisive que l'opinion de n'importe qui, et en tout cas beaucoup moins décisive que l'opinion du commandant qui, à ce que je crois savoir, dispose dans cette colonie pénitentiaire de droits très étendus. Si son opinion sur ce procédé est aussi arrêtée que vous le croyez, alors j'ai bien peur que la fin n'en soit arrivée, sans qu'il soit besoin de mon modeste renfort. [...] Vous ne savez toujours pas ce que j'ai l'intention de faire. Je vais donner au commandant mon avis sur ce procédé, mais non pas lors d'une réunion : entre quatre yeux; je ne vais d'ailleurs pas rester ici assez longtemps pour qu'on puisse me convier à aucune réunion; je pars dès demain matin, ou du moins je m'embarque.

Au-delà de la machine pour écrire la loi, le voyageur observe

C'est à partir de notre lecture arbitraire, qui vient appuyer une substitution fondamentale dans l'économie fictionnelle entre le voyageur comme observateur neutre et privilégié et celui-ci comme acteur déterminant que l'on a donc examiné le texte de Kafka dans sa double nature. À un premier niveau, le texte, dans sa valeur de fiction, décrit le fonctionnement d'un dispositif de châtement extrême et surréaliste dans le contexte spécifique d'une « colonie pénitentiaire »; donc d'une représentation de la mise en acte de la violence et de la coïncidence extrême des manifestations de la loi et de la violence, ce qui en a fait un objet d'analyse pour Clastres – mise en acte dont le public est, dans le cas spécifique, notre voyageur. À un second niveau, toutefois, nous avons soutenu qu'il est possible de lire les pages de

²⁶ Qui nous rappelle les voyages des explorateurs du pacifique comme le débarquement de Darwin aux îles Galapagos.

Kafka comme un « document ethnographique indirect »²⁷, en renversant la perspective interprétative de « culture comme texte » par une lecture de la « fiction littéraire » comme description du possible. Il s'agit, à travers ce deuxième angle, de lire dans la fiction narrative la description du réel (ou une certaine anticipation) et d'y retrouver des problématiques relatives même au travail ethnographique : le voyageur, dans cette perspective, est moins l'observateur nécessaire à Kafka pour décrire la machine qu'un personnage qui, par sa propre présence, détermine la suite des événements. On retrouve un voyageur envoyé par une institution étrangère (un Pays, une université, une association, une ONG, etc.), qui a la charge d'une « mission » ou qui, au moins, décide (ou est mis en condition) d'interférer personnellement (par un jugement, une évaluation, une consultation) sur l'évolution d'une pratique, selon un bagage de principes et de références culturelles propres, qui doit négocier constamment sa position, son autorité, son rôle avec des interlocuteurs locaux qui, à leur tour, lisent et interprètent ses gestes, ses phrases, sa présence et qui contribuent, par cette lecture, à déstabiliser son rôle de départ. Il s'agit d'un observateur qui se rapproche d'une réalité nouvelle, qui doit prendre, mesurer et tenir des distances par rapport à celle-ci, qui inévitablement est dépassé par les événements et qui, finalement, quitte l'île d'urgence et s'en va...

Il était maintenant nu. Le voyageur se mordit les lèvres et ne dit rien. Il savait bien ce qui allait arriver, mais il n'avait aucun droit d'empêcher l'officier de faire quoi que ce fût. Si effectivement cette procédure judiciaire à laquelle l'officier était attaché était si près d'être abolie – éventuellement à la suite d'une intervention à laquelle le voyageur se sentait pour sa part tenu –, alors l'officier se comportait à présent de façon tout à fait judicieuse; le voyageur, à sa place, n'aurait pas agi autrement.

L'analyse des indices disséminés par Kafka dans la nouvelle permet d'entrevoir, comme nous l'avons soutenu, une remise en cause, par la fiction littéraire, de la praxis ethnographique, c'est-à-dire de la relation entre observateur et terrain et de la crise de présence qui l'investit. D'autre part, on peut constater que cette crise de présence de l'observateur n'est pas univoque et explicite, donc qu'elle n'est pas lisible et interprétable de la même façon par lui et par les autres autour de lui, mais qu'elle est plutôt fragmentaire et « non résolutive ». Impliqué initialement comme observateur passif et par la suite comme « acteur » fondamental, le voyageur, à ses yeux comme aux yeux des autres, est surexposé et, en même temps, « perdu » dans une situation qui, hors de son cadre, se décompose et s'écroule. En particulier, ce qu'on observe est que le voyageur, arrivé dans un horizon de crise potentielle, ou au moins en devenir, devient lui même l'élément qui génère et ouvre la crise réelle, simplement par un jugement qu'il considère « influent », qu'il considère non déterminant. On ne discute pas la valeur de la crise, les conséquences que la présence du voyageur produit, mais tout simplement son rôle d'agent, dont l'observation externe se transforme en principe actif de participation « de dehors ». Accepté par les autres personnages comme sujet porteur d'un pouvoir externe (une autorité) de jugement, d'évaluation, de critique, qui est temporairement reconnu par la colonie, le voyageur perd son potentiel immunitaire d'étrangeté et s'expose, il devient un des éléments en jeu, un des acteurs autour desquels les discours

²⁷ En termes narratologiques, on peut définir la perspective kafkaïenne comme interne ou mixte dans une narration indirecte : même s'il utilise la troisième personne pour suivre le déroulement des actions, on peut percevoir un mouvement continu du point de vue, qui se déplace essentiellement entre le narrateur externe et le personnage du voyageur, en produisant un décalage ambigu. Ce décalage perspectif, qui rapproche les regards du narrateur et du personnage-voy(age)ur est le point de départ de la substitution que l'on met en place ici.

et les pratiques de la crise s'articulent. Crise de présence du voyageur, donc, qui correspond à la « crise » – l'exemple dramatique kafkaïen traduit pour nous, et évoque, le potentiel déstabilisateur de l'intrusion ethnographique – que cette présence provoque dans l'horizon dans lequel elle opère.

Par rapport « aux autres », on peut noter aussi comment, dans le renversement qui signe avec le « sois juste » réflexif de l'officier le moment de rupture et de résolution de la narration, les personnages maintiennent paradoxalement leur rôle même après la « fin » annoncée par l'officier. Le condamné reste condamné bien qu'il ait été libéré, le soldat reste soldat bien qu'il déserte et même l'officier maintient son titre quand il s'inflige la sentence destinée à lui et en devient victime. Seul le voyageur, dont le statut ne change formellement en rien, est pourtant le personnage principalement affecté, plus par les conséquences de son jugement et de sa présence que par la seule macabre exécution. Il est le seul dont le rôle change vis-à-vis des autres, à leurs yeux :

Le soldat et le condamné ne comprirent tout d'abord rien, au début ils ne regardèrent même pas. [...] Ce n'est que quand l'officier fut entièrement nu qu'ils devinrent attentifs. Le condamné, en particulier, parut être frappé par le pressentiment de quelque grand revirement. Ce qui lui était arrivé à lui arrivait maintenant à l'officier. Peut-être que les choses allaient être poussées jusqu'à leur terme extrême. C'était vraisemblablement le voyageur étranger qui en avait donné l'ordre. C'était donc la vengeance. Sans avoir lui-même souffert jusqu'au bout, voilà qu'on le vengeait tout de même jusqu'au bout. Un grand rire silencieux se peignit alors sur sa face et n'en disparut plus. [...] Par ce travail silencieux, la machine se déroba littéralement à l'attention. Le voyageur regarda du côté du soldat et du condamné. C'était le condamné qui était le plus vif, tout l'intéressait dans cette machine, tantôt il se baissait, tantôt il s'étirait, sans cesse il avait l'index tendu pour montrer quelque chose au soldat. Le voyageur en était gêné. Il était résolu à rester là jusqu'au bout, mais il n'aurait pu supporter longtemps la vue des deux autres.

Le voyageur change la situation et sa propre position; son rôle qui devait être celui, codé, d'un observateur invité pour une consultation se défait et change d'intensité; son « engagement » volontaire ou du moins condescendant se transforme en un « être pris » par la situation – incorporé comme corps étranger et déstabilisant dans la colonie – qui aurait dû résister à sa présence ou la subir, l'assumer ou la rejeter. En effet, pour forcer encore plus cette lecture, on peut considérer que les trois jours de présence du voyageur dans la colonie (brefs pour une longue enquête de terrain, mais assez longs pour une « expertise » commissionnée) laissent penser soit à la posologie d'un antibiotique, soit à une incubation virale. D'autre part, « l'engagement » du voyageur, la conscience de pouvoir interférer dans une situation particulière sur la base d'une autorité ou d'un pouvoir réel ou symbolique et la volonté plus ou moins explicite de le faire²⁸ se confrontent à l'influence que le système-colonie, ses équilibres et ses dynamiques ont sur lui.

La violence de l'interférence du voyageur signe une rupture, ouvre une crise dont les conséquences matérielles sur la colonie (sauf la mort de l'officier) restent imperceptibles pour lui et pour le lecteur qui se détache du texte quand le voyageur quitte l'île; à ce moment, il se soustrait, sort de l'univers qu'il a influencé, il quitte l'île et s'embarque pour repartir. Suivi par le condamné et le soldat, qui seulement en quittant l'île avec lui auraient pu

²⁸ Bien que le voyageur nie une explicite volonté d'interférence, au moins directe, l'écriture de Kafka ne cache pas le décalage entre la conscience du pouvoir et sa manifestation, donc entre une volonté d'intervention soutenue par un impératif éthique ou une vocation narcissique et le discours neutre et neutralisant, hypocrite et de-responsabilisant, qui sous-estime verbalement un rôle pour en augmenter pratiquement l'efficacité : fait-on confiance à ce voyageur?

modifier leur rôle et briser leur relation, le voyageur s'engage, intervient encore personnellement pour les laisser à leur destin et pour préserver, ainsi, son rôle d'observateur, de seul témoin, d'interprète.

Voyageur qui ne voulait pas influencer sensiblement l'univers de la colonie²⁹, mais qui finalement est le principal responsable de son radical changement – changement qui en éliminant les derniers vestiges du vieux commandant, la machine et l'officier, semble détruire aussi la prophétie inscrite dans la maison de thé et effacer définitivement le passé, l'histoire de ce monde, et un futur mystique de « résurrection-reconquête » –; voyageur, d'autre part, qui arrive dans la colonie comme acteur conscient de son « étrangeté », qui a confiance dans le fait de pouvoir se détacher de l'île en gardant son autonomie de jugement, « sa » distance, et qui, au contraire, se retrouve contaminé par sa propre action contaminante, et qui, pour quitter définitivement l'île doit abandonner rapidement ses insupportables témoins. Témoins avec lui de la scène, les seuls, d'autre part, à pouvoir témoigner de son interférence.

Le départ, le retour

On laisse donc le voyageur reprendre son voyage, seul, reprendre la mer. Le thème de l'engagement se confronte alors finalement avec la métaphore de l'embarquement pour le personnage du voyageur comme pour Kafka écrivain.

« ...l'artiste qu'il le veuille ou non est embarqué. Embarqué me paraît plus juste ici qu'engagé. Il ne s'agit pas en effet pour l'artiste d'un engagement volontaire, mais plutôt d'un service militaire obligatoire. Tout artiste aujourd'hui est embarqué dans la galère de son temps... nous sommes pleine mer. L'artiste comme les autres doit ramer à son tour, sans mourir s'il le peut, c'est à dire en continuant de vivre et de créer » (Camus 1958: 26).

Ici, l'embarquement n'est pas seulement fuite ou retour dans un monde connu, départ face à une situation problématique. Au contraire, par l'effet de l'intuition évocatrice de Camus, on peut lire cette métaphore selon deux lignes à la fois symétriques et contrastantes. Il s'agit, en effet, tout le long de la nouvelle, d'une série d'embarquements (concrets ou figurés) divers – dont le dernier est peut être le plus éloquent et le premier, celui du voyageur-chercheur de son pays d'origine, invisible et fondateur³⁰ –, qui impliquent un déplacement, un changement de position, une exposition, un risque. Il s'agit d'une participation au réel qui, bien que soumise à des registres moraux, est avant tout un être-présent continu et « existentiel », en dépit des différents événements – être pris dans une situation, dans un univers malgré soi, devoir prendre partie, être mis d'une part plutôt que de l'autre, chercher à s'en sortir s'il le faut, voir les contradictions et s'y retrouver dedans, chercher à comprendre ce qu'on peut faire là où l'on est. Un exercice d'attention. Nous ne voulons évidemment pas du tout justifier la position ou le comportement du voyageur et donc de l'anthropologue qu'il est pour nous. Au contraire, nous

²⁹ C'est ce que le voyageur dit explicitement à l'officier – « Vous surestimez mon influence » –, après avoir réfléchi, nous dit Kafka, sur l'incidence et sur l'opportunité des observations. Est-il sincère dans ses pensées comme dans ce qu'il dit à l'officier? Est-on face à un personnage transparent et « honnête » ou bien le même Kafka néglige-t-il la « pensée stratégique » de son personnage? Ne veut-il pas être considéré influent pour ne pas être considéré responsable?

³⁰ L'embarquement premier est, en ce sens, l'origine de cette métaphore et de sa scission : le voyageur accepte en partant sa position instable et, en même temps, son voyage se construit et prend sens seulement à partir des conditions du lieu du départ.

avons cherché à interroger ses ambivalences, son rôle face à soi et aux autres, sa capacité à lire une situation, à considérer quoi faire et comment, à comprendre ce qu'il fait et ce qu'il subit. C'est une question de rythme, probablement, et de présence à soi avant qu'au monde : le fait de s'engager souvent ne suffit pas, ni comme pratique ni comme définition d'une pratique.

Nous revenons alors à notre considération initiale, relative à la relation entre ethnographie et littérature, entre Clastres, Kafka et son voyageur, pour « penser l'engagement ». S'engager ou être engagé, implication « active » ou « passive », pourrait-on dire; mais nous pouvons choisir de nous appuyer sur la « métaphore » de l'embarquement suggérée par Camus et qui revient à la fin de la colonie, quand le voyageur empêche le soldat et le condamné qui l'ont suivi jusqu'à la limite du port de le rejoindre dans le bateau qui quitte l'île³¹ :

quand ils arrivèrent en bas, le voyageur était déjà dans le bateau et le marin levait l'amarre. Ils auraient encore pu sauter dans le bateau, mais le voyageur ramassa un lourd cordage à nœuds qu'il brandit en les en menaçant, les empêchant ainsi de sauter.

La prise de risque et de responsabilité qu'implique fatalement d'être « embarqué dans la galère de son propre temps », selon une instance et un lexique de découverte, d'expérience, se croise donc finalement, dans la colonie, avec un « s'embarquer » qui renvoie à une posture réflexive de sauvegarde et de survie (et qui évoque le volontarisme de l'engagement), selon une instance qui est plutôt celle de la transmission, du témoignage. La galère de son propre temps et, on pourrait dire, celle du monde de l'autre. Le départ et le retour chez nous, l'arrivée et le départ du « terrain ». L'assomption du risque, donc l'engagement dans une situation qui échappe fatalement au contrôle, situation indéfinissable et non connaissable à priori (c'est le sens de la recherche), qui expose et qui contamine, dans laquelle on verse et on met en discussion, en crise, espoirs et idéologies, projets et calculs, hypothèses et intuitions, nos formes émotionnelles, éthiques et politiques. Et la nécessité, le désir, la volonté de rentrer chez soi, de se reconfigurer et de se reconstituer dans un chez soi familier (physiquement pour les ethnologues-explorateurs, symboliquement pour d'autres) et de ramener quelque chose, de justifier un départ et un temps ailleurs, de s'arrêter à réfléchir, à analyser, à douter, de transmettre et de communiquer enfin quelque chose. La présence, enfin, à cette évolution, à ces passages, l'attention due au changement profond de notre pensée, de notre compréhension, de notre sensibilité, de notre responsabilité à travers, à cause, grâce à l'expérience, quelle qu'elle soit. Le temps de se laisser traverser et de subir un ailleurs, le temps de se retrouver. Des départs et des retours continus. Dans ce décalage, l'anthropologue.

³¹ Pourquoi le condamné et le soldat cherchent-ils à quitter l'île en suivant le voyageur? On peut seulement l'imaginer comme on peut seulement imaginer le destin même de la colonie. Si la position du condamné, qui avait été jugé coupable sans processus, aurait probablement été remise en question – sans aucune garantie d'absolution ou de révision de la « sentence » –, en raison de la nouvelle loi et des nouvelles dispositions, selon la réorganisation du système pénal de la colonie que le nouveau commandant aurait dessiné, la position du soldat reste, quant à elle, encore plus énigmatique. Si l'on considère la phase de transition entre les deux autorités et la présence d'un dernier noyau de fidèles au vieux commandant, on voit le soldat pris entre son rôle de collaborateur de l'officier – qui se trouve donc dans une situation équivoque face au nouveau commandant – et de traître face aux autres. Il est témoin et en tant que témoin il est vulnérable; « embarqué » lui aussi dans la situation générée par le voyageur, il en est touché, victime et, en même temps, responsable, acteur malgré soi. Rester sur l'île signifierait rester pris dans cette ambiguïté et devoir subir ou accepter des conséquences inconnues, mais inévitables. Partir c'est s'enfuir ou se soustraire à une nouvelle reconfiguration du système-colonie, structurellement totalitaire au-delà de la vocation démocratique « illuminée » du nouveau commandant.

Bibliographie

- Bibeau, Gilles et Sherry Simon, dirs.
2004 Ethnographie – fictions? *Anthropologie et Sociétés* 28(3).
- Calvino, Italo
1996[1972] *Les villes invisibles*. Paris: Seuil.
- Camus, Albert
1958 *Discours de Suède*. Paris: Gallimard.
- Cathin, George
1959 *Les Indiens de la Prairie*. Paris: Club des Libraires de France.
- Clastres, Pierre
1972 *Chroniques des Indiens Guayaki*. Paris: Plon.
1974 *La Société contre l'État*. Paris: Éditions de Minuit.
1999[1977] *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*. Paris: Éditions de l'Aube.
- Clifford, James
1988 *The Predicament of Culture: Twentieth-Century Ethnography, Literature and Art*. Cambridge: Harvard University Press.
- Clifford, James and George E. Marcus, eds.
1986 *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley: University of California Press.
- de Martino, Ernesto
2002[1977] *La fine del mondo. Contributo all'analisi delle apocalissi culturali*. Turin: Einaudi.
2007[1948] *Il mondo magico. Prolegomeni a una storia del magism*. Turin: Bollati Boringhieri.
- Dobrizhoffer, Martin
1967 *Historia de los Abipones*, 3 vols. Resistencia: Universidad Nacional del Nordeste.
- Geertz, Clifford
1988 *Works and Lives. The Anthropologist as Author*. Stanford: Stanford University Press.
2003 *A Strange Romance: Anthropology and Literature*. *Profession* 9:28-36.
- Kafka, Franz
1919 *In der Strafkolonie*. Leipzig: Kurt Wolff.
1945[1919] *La colonie pénitentiaire*. Jean Starobinski, préface et trad. Fribourg: Librairie de l'Université de Fribourg.
1972[1919] *La colonie pénitentiaire*. Alexandre Vialatte, trad. Paris: Gallimard.

- 1991[1919] Dans la colonie pénitentiaire, et autres nouvelles. Bernard Lortholary, trad. Paris: Flammarion.
- 1994[1919] La métamorphose [suivi de] Dans la colonie pénitentiaire. Bernard Lortholary, trad. Paris: J'ai lu.
- 1998[1919] À la colonie disciplinaire, et autres récits II. Catherine Billmann et Jacques Cellard, trad. Arles: Actes sud.
- 1987[1925] Le Procès. Paris: Gallimard.
- Martchenko, Anatoli
1971 Mon témoignage. François Olivier, trad. Paris: Édition du Seuil.
- Michaux, Henri
1998[1936] Ailleurs. Voyage en Grande Garabagne. Au Pays de la magie. Ici, Poddema. Paris: Gallimard.
- 2001[1933] Un barbare en Asie. Paris: Gallimard.
- Mirbeau, Octave
2006[1899] Le Jardin des supplices. Paris: Gallimard.
- Perec, Georges
2000[1978] La vie mode d'emploi. Paris: Livre de poche (LGF).

Résumé/Abstract

« C'est un appareil singulier, dit l'officier au chercheur qui se trouvait en voyage d'études ». La première phrase de la nouvelle de Kafka *Dans la Colonie Pénitentiaire* nous permet, à la fois, d'ouvrir un espace de suggestion singulière, induite par Clastres, et de procéder à une opération arbitraire, mais captivante, c'est-à-dire d'interroger la figure et le rôle de l'anthropologue à travers l'analyse d'un texte littéraire. Pour le dire autrement, cela nous permet de renverser les termes et les positions entre un anthropologue (Pierre Clastres) qui parle et qui se sert d'un écrivain et de ses récits et un écrivain (Franz Kafka) qui décrit un « anthropologue » et qui questionne ce qu'être un observateur veut dire.

Mots clés : Narration, ethnographie, voyage d'études, colonie, observation

"It's a peculiar apparatus, said the Officer to the Traveller". The reading of the first sentence of the Kafka's short story *In the Penal Colony* makes it possible to open a space for an original reflection taken from Clastres. The article proposes an arbitrary but curious experiment. It interrogates the character and the role of the anthropologist through the analysis of a literary text. In other words, the perspective allows us to reverse the terms and the positions between an anthropologist (Pierre Clastres), who talks about and uses a writer and his writings, and the writer (Franz Kafka) describing a kind of anthropologist and questioning the meanings of "being an observer".

Keywords: Narration, Ethnography, Travel Study, Colony, Observation

Filippo Furri
Doctorant
Département d'anthropologie
Université de Montréal
furri@gmail.com